

Georges Didi-Huberman. *Devant le temps : histoire de l'art et anachronisme des images*

Laurence Bertrand Dorléac



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/2341>

DOI : [10.4000/critiquedart.2341](https://doi.org/10.4000/critiquedart.2341)

ISBN : 2265-9404

ISSN : 2265-9404

Éditeur

Groupement d'intérêt scientifique (GIS) Archives de la critique d'art

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2001

ISBN : 1246-8258

ISSN : 1246-8258

Référence électronique

Laurence Bertrand Dorléac, « Georges Didi-Huberman. *Devant le temps : histoire de l'art et anachronisme des images* », *Critique d'art* [En ligne], 17 | Printemps 2001, mis en ligne le 08 mars 2012, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/critiquedart/2341> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/critiquedart.2341>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

Archives de la critique d'art

Georges Didi-Huberman. *Devant le temps : histoire de l'art et anachronisme des images*

Laurence Bertrand Dorléac

RÉFÉRENCE

Didi-Huberman, Georges. *Devant le temps : histoire de l'art et anachronisme des images*, Paris : Ed. de Minuit, 2000, (Critique)

- 1 Ce livre de Georges Didi-Huberman fait penser à la *Deuxième considération intempestive* de Nietzsche, texte fondateur sur l'inutilité d'une histoire érudite qui ne servirait qu'à infliger aux gens le poids du passé sans rien leur dire de leur malaise devant les choses et, finalement, sans les aider à vivre. Dans ce livre, il est question de ne plus se leurrer sur le caractère définitivement "daté" des objets du temps, donc sur la capacité de l'historien d'art de voir les œuvres d'un passé fixe depuis un présent stable. Dans l'amour étrange qui se trame entre l'objet d'art et celui qui le voit, l'œuvre n'est pas ce qu'il y a de plus fragile dans l'histoire, elle nous survivra probablement et elle en fera voir à d'autres. Ce qui ressort de ce recueil de textes distincts qui font pourtant un ensemble très cohérent, c'est qu'il n'est pas plus rassurant d'être le contemporain des œuvres que d'avoir le recul du temps pour soi. L'anachronisme est partout et ce n'est pas le fameux outillage mental qui nous fera venir à bout de l'irréparable étrangeté des œuvres : plus elles comptent et plus elles requièrent des outils improbables et plus en elles tous les temps se rencontrent. Le seul *Zeitgeist* d'un peintre ne suffit pas à le saisir, l'anachronisme est bien nécessaire et tant pis s'il faut assumer les carambolages de visions ; aujourd'hui, les *drippings* de Pollock dans un corridor de San Marco, par exemple. C'est qu'il est partout question de réminiscence et de mémoire ancrée dans un inconscient qui se fiche des dates. G. Didi-Huberman en veut en conséquence à l'iconographie rassurante qui privilégia le moindre attribut en délaissant le principal,

en bref, le stupéfiant feu d'artifice coloré sur trois mètres de large et un mètre cinquante de hauteur dans la *Sainte Conversation* de Fra Angelico.

- 2 Il ne s'agit pas d'en finir avec l'histoire — cela n'aurait pas de sens —, mais d'affirmer que l'image, sans être intemporelle, est temporellement impure et qu'elle génère forcément de la discontinuité. En conséquence, l'anachronisme qui était la bête noire des historiens pétris de positivisme est leur part maudite. Pour jalonner une histoire de l'art audacieuse qui intégrerait cet anachronisme, l'auteur doit forcément convoquer les rebelles, figures marginales de l'Université et têt disparues dans la tourmente : Aby Warburg, Walter Benjamin et surtout Carl Einstein, que Jean Laude a le mérite d'avoir introduit en France où il est demeuré comme par effraction et pas encore traduit intégralement, loin de là. A. Warburg pour son anthropologie des images fondée sur le concept de survivance (*Nachleben*) qui prend en compte les mouvements complexes du temps ; W. Benjamin qui s'appuie sur le "montage" pour bouleverser l'idée que l'on se faisait d'un temps historique linéaire et causaliste, voyant dans chaque objet historique et en son origine un "tourbillon" imprévisible auquel il faut être attentif, comme un chiffonnier à la quête un peu flottante ; C. Einstein enfin, le plus excessif des trois, à la recherche d'une sociologie ou d'une ethnologie, enfin d'une pratique nouvelle qui restituerait à l'œuvre sa force vivante, magique et "dialectique", aux objets d'Afrique leur dignité perdue dans la fringale d'origines de l'Occident, au Cubisme son instabilité et sa mobilité permanente. Dans la revue *Documents* surtout, le lieu des "pensées énergumènes" de son temps, il défendit l'idée que Tableau = coupure au sens où il "irrationnalise" le monde.
- 3 Evidemment, l'histoire de l'art est remise en cause dans ces textes de G. Didi-Huberman et l'on ne relira plus Panofsky avec la même vénération pour sa vision claire de la Renaissance, du moins sans songer à l'ivresse de penseurs comme W. Benjamin qu'il a renvoyé sèchement à ses anachronismes.